

L'élaboration d'une œuvre

La sociologie d'Alain Touraine telle qu'elle s'exprime dans *Sociologie de l'action* est à la fois singulière et emblématique de l'époque où elle s'est formée. Originale en ce qu'elle « s'attaque à la plupart des idées établies de la théorie sociologique » [Bourdieu, Reynaud, 1966], elle est aussi l'expression des débats, conflits et polémiques qui agitèrent la sociologie des années 1945-1965, période considérée par beaucoup comme celle de la reconstruction de la sociologie française. Cette première partie ne vise donc pas seulement à décrire le contexte historique de l'élaboration d'une théorie, mais à éclairer les voies par lesquelles ce contexte influence l'œuvre – les idées certes, mais aussi les événements et les hommes.

Comment on devient sociologue

L'histoire comme vocation

L'entrée de Touraine en sociologie semble au premier regard devoir plus au hasard qu'à la vocation. Il est vrai qu'au sortir de la guerre la sociologie française est en piteux état. Il faudra attendre 1958 pour que se crée la première licence de sociologie sous l'impulsion de Raymond Aron. C'est donc à la section « histoire » qu'il intègre en 1945 l'École normale supérieure, après ses longues années de khâgne qui ne lui ont pas laissé de souvenirs impérissables. Il n'avait d'ailleurs vécu ces années que comme une période de frustrations, une adolescence qu'il dit marquée par « l'usure

de la vie quotidienne », sans que l'on sache vraiment ce qui, de l'Occupation et des privations qui en découlent, ou de l'intense mais morne activité scolaire du khâgneux, ou encore des caractéristiques propres à cet âge, explique ce jugement désabusé sur cette période.

Pourquoi l'histoire ? L'irruption de l'Histoire dans sa propre vie, la débâcle d'abord, puis la Libération, explique-t-elle en partie cette « vocation » ? Sans doute pas. Mais la concomitance de ces événements et du choix d'études est suffisamment significative pour que lui-même revienne souvent, tant dans ses ouvrages que dans ses interviews, sur l'importance qu'elle revêt dans le développement de sa pensée. Il faut pour le comprendre relier l'Histoire à ses enfances, comme il le dit joliment, au pluriel. Celle d'avant, tout d'abord, avant ce « *mur d'ombre et de feu* » que furent « *la guerre et l'écroulement de la société française* » [Touraine 1977, p. 11]. Une enfance heureuse, protégée par une éducation bourgeoise et humaniste, mais aussi marquée par le sens du devoir, de l'ordre qui doit en toute chose prévaloir, du travail surtout, qui occupe une place essentielle dans la vie familiale. De cette enfance-là, de cet univers d'ordre et de contraintes, Alain Touraine gardera sans doute une aversion profonde pour les systèmes qui réduisent ainsi les individus à n'en être que des rouages, et un goût prononcé pour la mise en question des situations qui ne sont jamais « acquises » mais souvent imposées et donc transformables. Surviennent alors la guerre et la Débâcle, qui emportent tout d'un monde qui se croyait indépassable. Commence alors, sans doute, une autre enfance (Touraine n'a pas 15 ans), celle des remises en cause et des questionnements. L'Histoire s'incarne alors d'abord par la décomposition d'un univers de valeurs devenues obsolètes, puis, cinq ans plus tard, par la Libération qui le fait passer brutalement du monde quasi virtuel dans

lequel l'avaient plongé ses études à la réalité euphorisante de l'après-guerre. Il compare aujourd'hui cette sensation à celle d'un scaphandrier remontant trop vite à la surface et qui subit alors des troubles de la perception.

Mais peu importe les états d'âme, Touraine découvre en ces circonstances que l'Histoire se fait au moins autant qu'elle se vit. Ce sera donc l'histoire, quand d'autres de ses futurs confrères choisissent la philosophie ou l'ethnologie.

Déception initiatique

En 1945, donc, Alain Touraine intègre l'ENS. Hélas, les études ne sont pas aussi enthousiasmantes qu'il l'espérait. Elles lui apparaissent comme étrangères au monde, déconnectées de la réalité qu'il aspire à vivre.

Deux ans plus tard, il décide alors de fuir ce milieu qui lui semble aussi clos que celui de son enfance. C'est à partir de là qu'il vivra les deux expériences qui décideront, sans doute pour une large part, de ses choix futurs : un voyage d'études en Hongrie, puis en Yougoslavie, et surtout quelques mois comme ouvrier dans les mines du Nord de la France.

Le séjour en Hongrie n'est qu'un prétexte pour quitter quelque temps l'atmosphère pesante de la rue d'Ulm. Des travaux réalisés alors, il ne reste rien – ou pas grand-chose –, et ce voyage ressemble davantage à cette sorte de rite de passage auquel se prêtent souvent les jeunes adultes en quête d'expériences nouvelles.

La période valenciennoise semble être d'une autre nature, même s'il faut en relativiser l'originalité, de nombreux sociologues de cette époque étant passés par cette étape. Un choix plus assumé, une démarche plus volontaire, un engagement plus abouti en font les prémisses des œuvres à venir. Alain Touraine travaille, certes, mais il observe aussi, il se fait ethnologue du monde fascinant des mines et des hommes qui les peuplent, des rapports qui s'y nouent, de

l'épopée industrielle et humaine dont elles sont, à cette époque cruciale du développement de l'économie et de la société française, l'emblématique creuset.

Même s'il en minimise lui-même la portée, cette année (été 1947-été 1948) est ainsi plus qu'une simple interruption. Elle est à la fois rupture – il y a un « avant » et un « après » – et apprentissage. Alain Touraine y confronte ce qu'il a appris de ses études et de son milieu, avec la réalité, du moins celle dont il s'estime jusque-là tellement éloigné qu'elle lui est étrangère. Il s'y confronte avec lui-même, et sans presque le savoir, y découvre ce qui sera l'objet principal de son travail des dix années suivantes : le travail, la conscience ouvrière, l'industrie.

Le choix de la sociologie : le rôle décisif de Friedmann

C'est la lecture du livre de Georges Friedmann, *Les Problèmes humains du machinisme industriel* (1946), qui va marquer l'entrée de Touraine en sociologie. Friedmann peut être considéré comme l'un des reconstituteurs de la sociologie française d'après guerre, avec Jean Stoetzel et Georges Gurvitch. Il est de ceux qui encouragèrent les jeunes talents au Centre d'étude sociologique qu'il dirigera de 1949 à 1951.

L'influence de Friedmann sur Alain Touraine est telle qu'il le considère aujourd'hui comme son « maître » (« un mot, dit-il, que je n'emploie pas ») [Borzeix et Rot, 2010]. Cette influence est décisive à plus d'un titre.

Elle l'est d'abord sur l'orientation universitaire de Touraine. La lecture de *Problèmes humains* est plus qu'une découverte, une sorte de révélation, comme si ce livre avait été écrit pour lui – « Il me concernait », écrit-il d'ailleurs dans son livre autobiographique *Un désir d'Histoire* [Touraine, 1977]. De sa mine, Touraine écrit à Friedmann et en reçoit une réponse chaleureuse et encourageante. Par coquetterie sans

doute, Touraine feindra plus tard de s'en étonner, mais la démarche de Friedmann n'est pas inhabituelle. Quoi qu'il en soit, Friedmann encourage Touraine à reprendre ses études et à passer son agrégation d'histoire, ce qu'il fit en 1950, après une année d'un travail d'étude aux usines Renault qui lui donnera plus tard la matière de son premier livre.

L'influence de Friedmann est aussi décisive sur la carrière de Touraine. Tenant sa promesse faite quelques années plus tôt, Friedmann le fait entrer au CNRS en 1950, au Centre d'études sociologiques, seul laboratoire de sociologie propre au CNRS, et qui le restera longtemps encore. Ils seront huit chercheurs recrutés cette année-là, faisant presque tripler les effectifs (ils n'étaient que cinq en 1949) de ce jeune laboratoire, créé en 1946 à l'initiative de Georges Gurvitch, référence institutionnelle obligée de quiconque souhaitait faire carrière en sociologie (du moins jusqu'à son décès en 1965). Touraine suivra à nouveau Friedmann en 1958 lors de la création du Laboratoire de sociologie industrielle, dont il sera le directeur à partir de 1960.

L'influence de Friedmann s'exerce enfin sur l'élaboration de la pensée de Touraine, sur sa façon de concevoir le métier de sociologue, à égale distance des compilations statistiques de la sociologie empirique américaine et des constructions théoriques abstraites de la sociologie spéculative. Se dessine déjà une méthode d'investigation sociologique qui cherche à comprendre le sens des conduites sociales par l'analyse des situations concrètes.

Un sociologue en son temps

Premiers pas au Centre d'études sociologiques

L'entrée de Touraine en sociologie se fait dans un champ institutionnel et disciplinaire en friches. La sociologie, qui n'est alors enseignée que pour le certificat « Morale et

sociologie » de la licence de philosophie, est plutôt mal vue. Elle est objet de mépris de la part des philosophes qui ne lui pardonnent pas d'avoir pu soutenir que les faits sociaux sont des choses : « ils ont des significations », s'emportera Sartre en 1947. Elle est objet de méfiance de la part du parti communiste, dont pourtant nombre de sociologues sont membres (au moins jusqu'à la crise de 1956), qui lui reproche autant son origine nord-américaine que sa prétention à concurrencer le marxisme comme science sociale. Elle est plus généralement objet d'indifférence, sinon de commisération, de la part des disciplines installées comme l'Histoire. Vouloir devenir sociologue, en 1947, c'est être au mieux un naïf, au pire un raté, voire un traître [Cuin et Gresle, 2002]...

C'est dire que le Centre d'études sociologique (CES) que Touraine rejoint en 1950 occupe une place marginale dans le paysage scientifique de l'après-guerre. Pour certains [Heilbron, 1991], il relève même davantage de la cour des miracles que du laboratoire de recherche. On le dépeint alors comme un refuge pour marginaux et exclus de l'intelligentsia, venus là par hasard, sans aucune appétence et encore moins vocation pour la sociologie, ou encore comme un abri pour militants passant plus de temps à leurs activités syndicales et politiques qu'à la recherche scientifique. On les embauchait, sous le statut précaire de vacataires ou de stagiaires, comme « chercheurs », en fait comme larbins des grands patrons pour lesquels ils collectaient les données nécessaires à leurs recherches. Peu d'entre eux disposaient d'une légitimité intellectuelle, de ces titres prestigieux qui font les carrières universitaires ou scientifiques. Touraine fut d'ailleurs longtemps l'un des rares de l'équipe à être à la fois normalien et agrégé.

D'autres [Vannier, 2000, Tréanton, 1991] font un récit plus élogieux de cette époque. Ainsi, pour Patricia Vannier, « *Le Centre d'Études Sociologiques, créé en 1946 par le CNRS, symbolise la reconnaissance scientifique de la sociologie. Avec lui, le statut de chercheur, réservé jusque-là aux sciences expérimentales, est enfin institué dans les sciences humaines. En affirmant l'utilité sociale de la sociologie, en réhabilitant la pratique du terrain, en formant les chercheurs à une sociologie non plus universitaire mais de recherche, non plus rattachée à la philosophie mais à des données observées et souvent quantifiées, le CES va réactiver l'opposition entre sociologie spéculative et sociographie. Il a modifié la pratique du sociologue, libéré de ses obligations d'enseignant, d'archiviste ou de bibliothécaire comme cela était la règle en dehors du mécénat. Il marque, en ce sens, un tournant décisif dans la production de connaissances sociologiques. Premier laboratoire propre du CNRS, et encore le seul en 1968, il porte dans son histoire les germes qui caractérisent la sociologie française actuelle. Son rôle dans le développement de la discipline apparaît ainsi capital* » [Vannier, 2000].

On retient de ces divergences d'analyse que la reconstruction de la sociologie d'après guerre fut laborieuse. Nul ne nie d'ailleurs les difficultés que le CES rencontra à ses débuts. Touraine lui-même en fit une critique assez sévère en 1955, en pointant les mauvaises conditions faites à la recherche, liées autant à la faiblesse des moyens financiers mis à sa disposition qu'à une organisation isolant la recherche de l'université et privant les chercheurs de formation solide et de perspectives professionnelles. La situation s'améliora cependant avec la création en 1956 du Syndicat national des chercheurs scientifiques puis plus tard (en 1959) avec l'élaboration d'un règlement officiel.

Quoi qu'il en soit, et sans parler des « grands patrons » qui l'animèrent (Gurvitch, Friedmann...) c'est bien du CES que sortit la génération des sociologues qui marquèrent ensuite la seconde moitié du XX^e siècle : Edgar Morin, Henri Mendras, Michel Crozier, Jean-Claude Passeron, pour n'en citer que quelques-uns.

L'attrait du monde ouvrier

Si l'on analyse la production sociologique des années d'après-guerre et jusqu'à la fin des années 1960, il semble qu'elle soit en grande partie consacrée à la classe ouvrière. Cette attraction peut s'expliquer de plusieurs façons.

Il y a tout d'abord l'univers ouvrier lui-même, une mystique de l'ouvrier qui en fait le héros des Temps modernes (le film éponyme de Charlie Chaplin date de 1936). Il porte des valeurs d'authenticité, de courage, de solidarité, de virilité. Les croyants y voient l'image du Christ, pauvre et charitable, à la fois le « prochain » suscitant la compassion et l'exemple à suivre (c'est aussi l'époque des prêtres-ouvriers). Les militants marxistes y voient le fer de lance de la révolution en marche, le parent de vertus propres pas si éloignées de l'image qu'en ont les croyants. Plus généralement, l'ouvrier industriel fascine parce qu'il semble porter l'avenir du monde, en même temps que sa souffrance.

Touraine n'échappe pas à cette fascination. Chez lui, comme pour d'autres, il y a aussi la découverte d'un monde inconnu, si loin de son univers bourgeois, et en même temps si proche pourtant de ses valeurs, de ce « *culte de la transformation du monde par le travail et la volonté* » [Touraine, 1977, p. 46] : « *Si on m'avait demandé de dessiner la société, j'aurais mis en son centre une usine ou une mine. [...] Je pensais, comme beaucoup, que la machine, le travail ouvrier et l'action collective ouvrière allait construire une nouvelle société* » [Ibid., p. 45].